

**quā** : nominatif singulier féminin ou nominatif-accusatif pluriel de *quis* indéfini. Emprunté au thème du relatif *\*quo-*, a remplacé *quis* et *quia*.

**quā** : ablatif féminin du pronom relatif. Spécialisé comme adverbe de lieu au sens de « par où » (relatif ou interrogatif indéfini), sc. *quā* [uiā, parte]. A aussi le sens de « par quelque moyen, de quelque manière » (indéfini ; d'où *quā*... *quā*, e. g. Plt., Mi. 1113, « aussi bien... que »). Ancien (Lex XII Tabul. 7, 7), usuel. Figure dans *quāpropter*, *quātenus*.

**quadr-** : v. *quattuor*.

**quadrigae** : v. *quattuor* et *\*ieug-/iug-*.

**quadrimus** : v. *quattuor* et *hiems*.

**quaerō** (*quairō*, épithète d'un Scipion, CIL 1<sup>2</sup> 11), **-is, quaerī** (-ī), **quaeritum** et **quaestum, -ere**. *Quaerō* représente un ancien *\*quaisō*; cf. *quasō*, désidératif (issu de *\*quais-sō*), avec lequel les auteurs archaïques le confondent parfois; cf. Plt., Ba. 178; Enn., A. 145; Trag. 129, *liberorum sibi quaesendum gratia*. Le parfait *quaesīui* fait difficulté; on attendrait *\*quaessi* > *\*quaesi*, comme on a de *ārō, ussi* (le parfait *quaei* qu'on a dans une inscription en vers, CIL V 6842, est trop tardif et trop isolé pour qu'on puisse en faire état; et ce doit être une contraction de *quaesīui*, comme *auidi*, qu'on lit CIL III 31 [environ 71 après J.-C.], ou une formation analogique d'après le type *haerēō, haesi*). A ce *\*quae(s)ī* correspond *quaestum*, comme à *ussi, ustum*. *Quaesīui* est le parfait du désidératif; cf. *capessīui, lacesīui*, de *capessō, lacesō*; une formation analogue est dans un verbe de sens voisin *petō : petīui*. A *quaesīui* correspond *quaesitum*, qui est d'un emploi général dans les composés de *quaerō : acquisitum, anquisitum, conquisitum, exquisitum, inquisitum, perquisitum, requisitum*. Sur *quaesitum* et *quaestum* se sont formés des doublets parallèles, dont certains se sont différenciés par le sens; cf. *quaestor* et *quaesitor*.

*Quaerō* signifie, comme gr. *ζητέω*, « chercher, rechercher », « faire une recherche ou une enquête, s'informer (q. ab aliquō) », puis « chercher à » (q. ut ou l'infinitif), « demander », « chercher à se procurer », et quelquefois même « gagner, obtenir » (cf. les composés qui expriment l'aspect « déterminé » *acquirere, conquirere*). Cette dérivation de sens se retrouve dans *quaestus, -ūs m.*, spécialisé dans le sens de « façon de rechercher l'argent », d'où « métier » (*quaestus meretricius, quaestum facere*) et « gain » (souvent joint à *lucrum*, e. g. Cic., Tu. 5, 3, 9; Verr. 2, 3, 44, 106; opposé à *sumptus*); de là : *quaestuarīus* « mercenaire, qui se vend » (Tert.), *quaestuosus* « avantageux, profitable; qui recherche ou qui fait des profits ». — *Quaerere*, attesté de tout temps, est panroman (M. L. 6923), mais a été remplacé partiellement par

*circāre*, fr. *chercher*; v. B. W. s. u. Cf. aussi *\*querimōnia*, M. L. 6924; *\*quaesticāre*, 6925.

*Quaestio* « recherche » a pris dans la langue juridique le sens de « enquête, interrogatoire », « chambre juridique » (q. *perpetua*, etc.), et spécialement « enquête avec torture, question » (d'où, dans la langue de l'Église, *quaestio* « mettre à la question », *quaestio* « questionnaire »); dans la langue philosophique, le sens de « question, question de savoir si, discussion » (= gr. *ζήτησις, ζήτημα*), cf. Cic., N. D. 1, 1, 1; Top. 15, 60; 21, 79; Inu. 1, 13, 18. De là en celtique : irl. *ceist*, brit. *ceist*.

Dérivés : *quaestiuncula* et, tardif, *quaestio* « dérivation ».

Le nom d'agent *quaestor*, usité surtout au pluriel, s'est appliqué d'abord à des magistrats chargés des enquêtes criminelles, *quaestōres parricidii* (cf. Dig. 1, 2, 2, § 23; Fest. 310, 25). Puis ils furent ensuite attachés à la gérance des comptes du trésor et se spécialisèrent dans ces fonctions financières (comme le *ζητητής* grec); cf., pour le changement de sens, *praetor*. De là : *quaestura, quaestorius, quaestoricus*; *\*quaestri* f. « femme du préfet de la ville » (bas latin). Sont empruntés au latin : osq. *kvaissstur, kvaizstur*, omb. *kvestur*. Sur *kvestur* l'ombrien a bâti un dérivé *kvestretie* « *quaestūrā* », avec le même suffixe *-itiē-* que dans *uhtretie* « *auctūrā* » de *uhtur* « *auctor* ».

*Quaestor* a désigné le « juge d'instruction »; et, dans la langue philosophique de basse époque, il a traduit le gr. *σκηπτικός*.

À côté de *quaestus, quaestio*, on trouve aussi, à l'époque impériale, *quaesitus, quaesitio*.

De *quaerō* existent un désidératif *quasō* (graphie *quaesso*, CIL X 2311) : « chercher à obtenir », encore usité dans l'ancienne formule de Caton, Agr. 141, 2 : *Mars pater te precor quasoeque uti sies uolens propitiis*, et qui est demeuré comme formule de politesse, *quasō*, employée en incise avec le sens de « s'il te plaît, je te prie »; et un itératif *quaeritō* « chercher sans cesse » (pour la forme, cf. *agō/agitō*), usité surtout dans la langue des comiques, d'où *requirō* (Plt., Mo. 1003).

Composés : *acquirō* et *\*acquarō* : rechercher ou se procurer en outre, acquérir; *acquisitio* (tardif); *\*acquisitō, -ās*, M. L. 111 a; *anquirō* (sans doute *\*am-quirō*, glôse par *circumquirere* par P. F. 20, 16), doublet de *inquirere*; assez employé par Cicéron, mais rare à l'époque impériale (dernier exemple dans Justin); *conquirō* (*conquaerō*) : rechercher, recruter; réquisitionner (cf. *conquisitor* : *-es dicuntur militum scriptores*, GLK V 658, 36); et aussi « rechercher ensemble, discuter » = *συζητεῖν*; cf. *συζητησις*, Cic., Fam. 16, 21, 4, M. L. 2154; *disquirō* : chercher de tous côtés, M. L. 2683; *exquirō* : rechercher avec soin; enquêter; d'où *exquisitus* « recherché, raffiné, élégant »; *inquirō* : faire une en-

quête, M. L. 4451 : *inquisitiō*; *inquisitor*; *inquisitus* : non recherché (Plt. -- *ἀζητητος*); *perquirō* : rechercher (surtout à travers, de tous côtés, M. L. 6424 a; *requirō* : rechercher, M. L. 7235, 9706 (les formes romanes remontent à *requaerere*)).  
Pas d'étymologie connue, comme pour la plupart des mots à diphtongue *ae* (v. *haerēō*).

**quālis, -e** : adjectif et pronom relatif et interrogatif « quel, de quelle sorte ou de quelle nature ». S'emploie en corrélation avec *tālis* « tel », ou absolument avec le sens de « de la nature que » dans des phrases relatives, ou de « de quelle nature » dans des phrases exclamatives ou de interrogatives. Correspond pour le sens au gr. *ποιός*; de là *quālitās*, terme créé par Cicéron pour traduire *ποιότης*, cf. Acad. 1, 6, 24, *qualitates igitur appellauimus ποιότητας Graeci uocant : quod ipsum apud Graecos non est uulgi uerbum, sed philosophorum*, et, plus tard, *quālitātius* = *ποιώδης* (Cassiod.). Adverbe : *quālitē* (époque impériale). — Ancien (Enn.), usuel. Tend à se confondre à basse époque avec *quī, quis*; e. g. Vitae patr. 3, 178, *quale uas est ex utrisque mundius*? Conservé dans les langues romanes, auquel il a fourni un pronom relatif et interrogatif. M. L. 6927; B. W. s. u. De *quālitās* : irl. *cailidecht*.

De là : *quālisicumque* « quel qu'il soit; quelconque »; *quālis quālis* : de quelque nature que (Dig.), et *quālitier quālitier*; *quālislibet* (bas latin); *quālisnam* (Apu.).

Pour la formation, cf. gr. *πῆλικος* (dor. *πᾶλικος*) « de quel âge, combien grand », lit. *kōl, kōliai* « combien longtemps ». Suffixe *-li-*, mais après autre radical dans v. sl. *kolikū* « quantus ». Les formations comportant *-li-* tiennent une grande place en latin; cf. *-ārius*, etc. V. *tālis* et *quis*.

**quālum** (*quālus, quall-* m.), **-ī n.** : panier d'osier tressé; sorte de filtre en osier, etc. Ancien (Caton), technique. Joint à *cōlum* par Vg., G. 2, 241 : *tu spisso uimine qualos | colaque prelorum fumosis deripe lectis*. A *quālum* correspond le diminutif *quasillum, quasillum* « petit panier; corbeille à laine », demeuré en campidanien. M. L. 6938.

Dérivés : *quasillārius, κορφοποτικός* (Gloss.); *quasillāria* : esclave filandière.

L's simple de *quasillum* ne s'explique que si l'on suppose, avec W. Schulze, *Lat. Eigenn.* 462, que *quālum* repose sur *\*quas-slom* et *quasillum* sur *\*quassillum* (cf. *manma, mamilla*). On rapproche v. sl. *koš* « *κόπος* ». Mot technique auquel il serait risqué de chercher une origine indo-européenne, et sans doute emprunté comme *asinus, casa, rosa*, etc. (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.* 5, § 128 e, p. 441).

**quam** (forme renforcée *quamde, quande* chez les *anti-qui*, Liv. Andr., et Enn., A. 97, 136; Lucr. 1, 641 et P. F. 313, 14; cf. omb. *pane* dans *postertio pane*, VII a 46; *pustertiu pane*, I b 40 « post tertium quam ») : particule tirée du thème du relatif-interrogatif, signifiant « que, combien ». Peut avoir une valeur exclamative ou interrogative que n'a jamais *quam*. Corrélatif de *tam*, marquant l'égalité (cf. *tanquam*), *quam* s'est ensuite employé après le comparatif de supériorité : *maior quam, prior quam* (d'où *priusquam* et *postquam, antequam*; mais *simul ac, atque*), emploi dans lequel il a éliminé

l'ablatif et a remplacé *ac* ou *atque* après les mots marquant l'égalité, la ressemblance ou la différence : *idem, similis, alius*, etc. Se place près d'un verbe, d'un adjectif ou d'un adjectif pour le renforcer; cf. *nimis quam, ualde quam, mirē quam, sanē quam, quamplūrēs, plūrimī, quamprimum, quam maximē*. Pour la forme, cf. aussi *nam*. Usité de tout temps. M. L. 6928.

Lorsque *mais... pan...* « magis... quam » et *pruter pan* « *priusquam* »; ce *pan* repose sur *\*pande*, comme on le voit par omb. *pane* « *quam* »; pour la forme, cf. v. lat. *quande* et omb. *pune, pone* de *\*quonde*. Le correspondant de lat. *quam* est dans omb. *pre-pa* « *priusquam* »; cf. pél. *pam*. Hors de l'italique, on ne peut rapprocher que arm. *k'an*, qui répond pour le sens à lat. *quam*.

V. *quis*.

**quandīū** (*-diūs*, Inscr.; v. Thes. V 1561, 72 sqq.) : [depuis] combien de temps; et secondairement « aussi longtemps que, jusqu'à ce que ». A pour corrélatif *iamdiū*. Ancien, classique. Conservé en provençal. M. L. 6929.

Dérivé : *quandīūcumque* (Aug.).

**quamlibet** (*-lu-*) : autant qu'il plaît; à loisir. V. *libet*.

**quamquam** (*quan-*), forme redoublée, à valeur indéfinie, de *quam* (cf. *quisquis*) : « de toute manière, pourtant »; et « quoique, combien que » (généralement suivi de l'indicatif, comme *quisquis*; quelques exemples de subjonctif dus sans doute à l'influence de *quamuis*). A pour correspondant *tamen*, comme *iam* est le corrélatif de *quam*. Ancien, usuel, classique (mais non dans César); le redoublement expressif indique une origine « populaire »; v. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 124 n. Non roman.

**quamuis** : adverbe et conjonction marquant la concession : « autant que tu veux; quelque... que ». Dès l'époque classique, apparaît avec une simple valeur concessive, « quoique, bien que », etc.; cf. Cic., Verr. 2, 5, 168, *quamuis ciuis Romanus esset, in cruceum tolleretur*. Au contraire de *quamquam*, est généralement accompagné d'un subjonctif. L'époque archaïque connaît encore *quamuis* avec valeur adverbale, e. g. Plt., Mer. 687, *quamuis insipiens poterat persentiscere*; de même, *quamuis* peut être joint à *licet*; et même on trouve, au lieu de *uis*, d'autres formes de la conjugaison de *uolō* : *quam uolēs, quam uelēs, quam uolēs*, etc. Le subjonctif ne « dépend » pas de *quamuis*; il est amené par le sens de la phrase.

Ancien, usuel, classique. Conservé en vieil italien. M. L. 6931.

**quandō** (fal. *cuando*), conjonction appartenant au thème de l'interrogatif indéfini *quis* : 1<sup>o</sup> « quand », relatif et interrogatif. Attesté dès les plus anciens textes avec le sens de *quom* « lorsque »; e. g. Liv. Andr., Od. 12, *quando dies adueniet quem profata Morta est*. La langue classique emploie *quandō* avec la valeur interrogative : *non intellegitur quando obrepit senectus*, Cic., Cat. M. 11, 38, ou causale : *quando igitur uirtus est adfectio animi constans*, Cic., Tu. 4, 34, le distinguant ainsi partiellement de *quom*; mais la langue familière ne fait pas cette distinction et tend de plus en plus à le substituer

à *quom*. Aussi est-il demeuré dans toutes les langues romanes, avec le sens de « quand », M. L. 6932, B. W. s. u. ; 2<sup>o</sup> adverbe indéfini au sens de « quelquefois, parfois », qui se place après *sī, nē, num, comme quis*. La forme non enclitique est *aliquidō*. La différence de sens entre *quandō* conjonction et *quandō* adverbe s'accompagnait, si l'on en croit Festus, d'une différence d'accent : *quandō cum graui uoce pronuntiat, significat idem quod quoniam et est coniunctio; quandō acuto accentu, tunc est temporis aduerbium*, P. F. 311, 6. C'est dire que, comme *quis, quandō* était atone quand il était indéfini.

*Quandō* peut-être renforcé de particules généralisantes : *quandōne; quandōque* « une fois que, le jour où » ; *quandōcumque; quandōlibet* (Lact.) ; *quandōquidem* (avec abrégement de l'o, comme dans *siquidem* ; sur la quantité, v. Baker, Class. Rev. 17, 313 sqq.). *Quandōque* (sous la forme *quandoc?* ; v. F. 310, 21 et P. F. 311) est en corrélation avec *dōnec* (*dōnique*) dans la loi des XII Tables, VI 9, ... *quandōque sarpta, donec dempta erunt*... Le second élément de *quandō* est sans doute identique au premier élément de *dōnec* : *quandō* est issu de *\*quam-dō*. La forme *quandō*, avec *ō*, résulte d'un abrégement secondaire de *ō* final.

*Quandō* est en latin une forme nouvelle, qui n'a pas de corrélatif dans le groupe de *tum, tam, etc.*, et qui ne se retrouve pas en osco-ombrien ; c'est pun-um, qui, en osque, répond pour le sens à lat. *quandōque* (v. sous *quoim*). La formation ne se retrouve nulle part. Le type lit. *kadā* (lit. or. *kadū* ; et cf. *kadān* « pour que ») n'a pas de nasale intérieure et suppose *\*-ān* final ; il est difficile d'en séparer skr. *kadā*, gâth. *kadā* « quand ». Ces formes ne fournissent donc rien pour expliquer *quandō*, où l'on est amené à chercher lat. *quam* et *dō* (v. *dōnec*).

**quantus, -a, -um** : « combien grand » ; neutre *quantum* adv. « combien ». A pour corrélatif *tantus; tantus...* *quantus* « aussi grand... que » et *tantum... quantum* « autant... que ». Correspond pour le sens à gr. *πόσος* ; de là *quantūs*, formé sur *ποσότης* (d'après le modèle de *qualitūs* de Cicéron), sans doute à l'époque impériale, et même *quantitūdō* (d'après *multitūdō*) dans Cael. Aur. — Usité de tout temps ; panroman. M. L. 6933 ; B. W. *quant*.

Dérivés : 1<sup>o</sup> diminutifs : *quantulus, quantillus* ; 2<sup>o</sup> indéfinis : *quantuliscumque, quantulusus, quantuslibet, quantuluscumque, quantuluslibet*, etc. Cf. aussi *quantisper*, archaïque, « combien de temps », *quantopere* ; *quantocius* (= *θάρρον*, 1<sup>re</sup> siècle).

Dérivé de *quam* ; cf. ombri. *panta* « quanta ». L'arménien a, de même, *k'ani* « quantus » de *k'an*.

**quāpropter** : v. *propter*.

**quāquā** : adverbe indéfini, ablatif féminin de *quisquis*, au sens de « de n'importe quel côté, partout où » ; cf. *quōquō*. Rare, archaïque.

**quārē** : conjonction, interrogative et relative ; formé de la soudure de *quā rē*, proprement « par quelle chose ». Signifie « pourquoi ? » et « c'est pourquoi » ; « car », sens dans lequel il a supplanté *nam* dans les langues romanes. Ancien, usuel, classique. Fr., prov. et catal. *car*. M. L. 6934. Irl. *cair?*

**quārtus** : v. *quattuor*.

**\*quarquara** : caille. Figure seulement dans les glosses, cf. CGLIV 576, 35. Sans doute mot étranger. Formation expressive à redoublement, demeurée partiellement dans les langues romanes à côté de *coacula* (v. ce mot). M. L. 6935 ; B. W. *caille*.

**quāsī** (graphie *quasei*, CIL 1 200, 27 ; la scansion *quāsī* est dans Lucr. 2, 291, et *deuicta quasi cogatur ferre patique*, mais la longue se trouve à la coupe penthémimère et, par conséquent, est peu probante) : conjonction de comparaison : « comme si » et « comme », puis « à peu près, environ » (comme *tamquam*) ; cf. gr. *ὡσπερ*. Souvent joint à *perinde, proinde, item, iudem, sic, etc.* ; suivi pléonastiquement de *sī : quasi sī* (déjà dans Plt., savantes) et 6930, *quam si*.

On l'explique généralement par *quam-sī* ; l'amuissement de l'm non compensé par l'allongement de l'a serait dû au caractère accessoire du mot. On trouve dans Plaute *quasi* employé dans des cas où la langue classique emploierait *quam si*, e. g. Mi. 482, *neque erili negotio | plus curat quasi non seruitutem seruiat* ; cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 107.

**quassō** : v. *quatiō*.

**\*quāssum, quārsum** (Gloss.) : *quōmodō*. Sans doute de *\*quā-uorsom*.

**quātenus** (*quatinus*) ; la forme *quatenoc* que Festus, 312, 28, attribue aux *antiqui* doit sans doute se lire *quatenos*, conjonction relative et interrogative : « jusqu'au point où » et « jusqu'à quel point » (= *quousque*, sens propre et sens figuré) ; puis « dans la mesure où » et, avec valeur causale, « puisque » (sens qui ne se rencontre pas dans la langue classique). Enfin, on trouve également à basse époque *quātenus* employé avec la valeur de *quōmodō* et de *ut*. Ancien, classique, mais d'emploi assez restreint. Non roman. A *quātenus* correspond *ēatenus*, de la langue des juriconsultes.

V. *tenus*.

**quatiō, -is** (parfait inusité ; Cicéron emploie à la place *quatefeci*, Ep. ad Brut. 1, 10, 4 ; les composés ont un parfait *-cussi, concussi, percussi*), **quassum, quātere** : secouer (surtout poétique) ; la prose classique emploie un composé. Ancien (Enn.), classique, mais presque uniquement poétique à l'époque impériale ; la prose préfère le composé d'aspect déterminé *concutiō*, ou l'intensif *quassō*, ou le composé *quatefeciō*, comme *tramefeciō*. Le participe *quassus* a pris le sens fort de « brisé (à force de secousses), mis en pièces, cassé » : *aula quassa, quassa uox*, etc. De *quassus* dérive l'itératif-intensif *quassō, -ās* « agiter fortement ou sans cesse », sens transitif et absolu : *quassāre caput* « branler la tête », mais *quassantī capite* « la tête branlante ». Comme *quassus, quassāre* a aussi le sens de « briser » ; *harundo quassata*, Vulg. Matt. 12, 20 ; de là fr. « casser » ; cf. M. L. 6939 et 6942 ; B. W. s. u. D'autres formes romanes supposent aussi des dérivés *\*quassāre, \*quassicāre, \*quatiāre*, M. L. 6940, 6941, 6944 a.

Le substantif de *quatiō, quassus* est à peine attesté (Pac. ap. Cic., Tu. 1, 21, 50) : on dit plutôt *quassātū*, qui est, du reste, assez rare. De *quassō* dérivent encore *quassābilis, quassābundus, quassātūra, quassātipennae* (Varr. = *πεποδόντρος*, Aristoph.), tous rares.

Composés en *-cutiō* : *concutiō* : secouer violemment (sens physique et moral) ; d'où « terroriser » dans la langue des juriconsultes, e. g. Paul., Sent. 5, 25, 12 : *qui insignibus altioris ordinis utuntur militiamque concutiunt quo quem terrent uel concutiunt*. De là *concutiō* « exactio per uim facta », qui semble surtout s'être dit des exactions commises par les soldats ; *concutior* ; *concutiora* (Tert.), cf. l'emploi tardif de *διασελω* en grec (N. T., Luc. 3, 14) ; *decutiō* : faire tomber en secouant ; *discutiō* = *diacelo* « écarter ou détacher en secouant, lézarder, dissiper » ; et au sens figuré : 1<sup>o</sup> « écarter, rendre vain » ; 2<sup>o</sup> « fouiller, débrouiller » ; et finalement, dans la langue de l'Église, traduit le gr. *ἐξετάζω* « examiner, inspecter ». Même évolution dans *discussio*, *discussor*. *Discussio* est dans Macrobe, Somn. Scip. 1, 16, 8, avec le sens de *disputatiō* ; dans la chancellerie du Bas-Empire, le mot désigne la révision des revenus publics dans une province ; *discussor*, le magistrat chargé de cette révision. *Discussus*, au contraire, signifie dans Pline « agitation, fait de secouer ». *Discutere* est conservé dans le v. fr. *descourre*, M. L. 2665 ; *excutiō* (prononcé *esc-*) : faire tomber ou chasser en secouant. Employé aussi au sens figuré « examiner » (= *exquirere*), M. L. 2998 ; et 2995, *excussa* ; 2996, *excussio* ; 2997, *excussorium* ; 3000, *excutulāre* ; *incutiō* : enfoncer en secouant, secouer, brandir contre, sur. Au sens moral = *incutere* ; *incutere metum alicui* (s'emploie surtout des sentiments violents : peur, terreur, désarroi, etc.) ; *percutiō* : traverser en frappant ; puis simplement « frapper ». A fourni son parfait et son participe à *feriō* (comme *icō*, dans une moindre mesure) ; et a tendu par la suite à remplacer même au présent *icō* et *feriō* ; ainsi dans la latinité impériale : *percutere foedus* (au lieu de *ferire*), Just. 42, 3, 4 ; p. *nummum argenteum*, Suét., Aug. 94, 12. S'emploie aussi, comme *feriō*, fr. « taper », dans le sens de « duper » (v. *concutiō*), cf. Cic., Att. 5, 2, 3. Dérivés : *percussio, -sor, -sūra* (tardif) ; *percussus, -ūs* ; *percussibilis* ; *percussionalis*. — *Percutere* est demeuré dans les langues hispaniques, M. L. 6402 ; *repercutiō* : faire rebondir, réfléchir (la lumière), répercuter (un son) ; et aussi, au sens moral, « repousser » ; *repercussus, -siō, -sibilis* ; *praecutiō* : brandir en avant (Ov.) ; *recutiō* : faire rebondir ou résonner ; secouer en arrière ; *recussus, -ūs* ; *recussabilis* (Cael. Aur.). Demeuré en espagnol et en portugais, M. L. 7140. V. aussi B. W. *rescousse* ; *succutiō* : secouer par en dessous, M. L. 8413, B. W. *secouer* ; de là *succussio, -sus, -sor, -sūra*.

De *quassō* : *conquassō, succussō* (Acc. ap. Non. 16, 29), M. L. 8412 a.

On rapproche souvent gr. *πέσσω* « je répands ». Mais le sens est tout différent. Les autres rapprochements proposés (lit. *kuṭēti* « ouvrir en secouant » ; germanique : v. h. a. *scutten* « secouer ») sont encore moins plausibles. Vocalisme en -a.

**quattuor**, invar. : quatre. *Quattuor* se déclinait à l'origine. L'osque a encore un neutre *petora* (cité par Festus 226, 3, sous la forme *piora*) ; on a *petiropert* « quatre » dans les inscriptions osques). L'invariabilité du mot est la conséquence d'un fait phonétique latin : *\*quattuor* > *\*quatuor(e)s* > *\*quatuor* > *quattuor*, par suite de l'absorption de l'p par l'r et de la réduction du groupe -rs à -rr (cf. *ter(r)* de *tris*) ; de même que l'a

final du neutre *\*quattuorā* avait tendance à tomber ; ainsi sont venus à se confondre, au nominatif, le masculin (aussi employé pour le féminin) et le neutre ; dès lors, *quattuor* a été adjoind à la série des noms de nombre invariables qui, en indo-européen, commençait seulement avec « cinq ». En latin vulgaire, *quattuor* a été réduit à *quator* (cf. *febrārius*, etc.) ; Ennius fait déjà un spondée de *quattuor*, A. 93) : de là ital. *quattro*, etc. Attesté de tout temps ; panroman. M. L. 6945. Irl. *catar* « quattuor (euangelia) ».

Dérivés et composés : *quārtus* (*ā* attesté par l'apex, cf. Mon. Ancyr. 3, 22 ; v. Sommer, *Hdb.*, p. 122) : quatrième. De *\*kwtur-to-s* avec degré zéro du premier élément du thème : on attendrait *\*quortus*, dont le féminin est conservé comme nom propre dans le prénestin *Quortia* ; l'a de *quārtus* doit être analogique de *quattuor*. M. L. 6936 ; B. W. *quart* ; irl. *quart* et *cairteal* « quartellus ». Substantifs : *quārta* : quart ; *quārtum* : quadruple ; s'emploie pour désigner le rendement du blé ; adv. *quārtum, quārtō*. De *quārtus* : *quārtānus* : -a (*febris*) « fièvre quarte », c'est-à-dire, selon la façon de compter des Latins (cf. Gell. 17, 22, 2), dont les accès reviennent tous les trois jours ; *quārtāni* « soldats de la quatrième légion » ; *quārtānārius* ; *quārtārius* : 1<sup>o</sup> quart d'une mesure ; 2<sup>o</sup> mulier payé pour une part d'un quart sur les bénéfices (P. F. 313, 10) ; *quārtiō* : pour la quatrième fois (Cat. ap. Serv., in Ae. 3, 314) ; *quārticeps* (Varr., L. L. 5, 52).

*quārtocērius* (cf. *primicērius*), Cod. Just. 12, 24, 7. Les langues romanes supposent aussi *\*exquārtāre, \*exquārtiāre*, M. L. 3061, 3062 ; cf. fr. « écarter » ; v. B. W. s. u. De *quārtārium, quāternus* proviennent v. angl. *cweatern, cwatern* ; britt. *chwarthawr*.

*Quater*, invar. : quatre fois.

Dérivés : *quaterni* (et *quadrini*), -ae, -a distributif : quatre par quatre (cf. *bīs/bini* et *tris* (*ter*)/*trini*), M. L. 6944 ; de là *quaterniō, -ōnis* m. : le nombre quatre au jeu de dés (cf. *āniō*) ; groupe de quatre hommes (dans la langue militaire ; cf. fr. *caserne*) ; cahier de quatre feuilles doubles dans un manuscrit, M. L. 6943 ; *quaternārius* : qui a quatre dans les deux sens ; *quaternūs* (opposé à *trinitās*) ; *quaternātio* (= *τετρακτός*) ; *quaterducātus, -ūs* m. (= *tetrarcha*, Ital.).

*quatriō, -ōnis* m. : le nombre quatre au jeu de dés, dit aussi *plānum*, Isid., Or. 18, 65. Cf. le précédent. Juxtaposé : *quattuordecim* : quatorze, M. L. 6946. Cf. aussi *\*quattuor pedia* « lézard », M. L. 6947.

Les autres composés et dérivés de *quattuor* ont des formes en *quadr-* au lieu de *\*quatr-* qu'on attendrait : *quadrus, quadrō* ; *quadrini*, doublet de *quaterni* ; *quadrāgintā, quadringenti, quadrimus*, et les nombreux composés en *quadr-, quadru-* (cette dernière forme devant labiale ; cf. *quadrupēs, quadruplex*).

*quadrāgintā* inv. : quarante ; littéralement « quatre dizaines ». Le -rā- de *quadrā-* peut représenter *\*r-*, dont c'est le traitement normal, ou -rā- avec le même ā que dans la finale de *tri-gintā*, etc. *Quadrā-* est sans doute un ancien neutre, *\*kwtetr-*, cf. dor-ion. *τετράκορτα* ; sur -gintā, v. *decem* et *uiginti*. Forme vulgaire *quarranta*, CIL XIII 7645, de *\*quadra*[g]inta > *\*quadranta* > *quar*(*r*)anta, M. L. 6912 ; *quadrāgēsimus, -a,*

-um : quarantième. Le féminin *quadrāgēsima* a désigné dans la langue de l'Église le quarantième jour avant Pâques; d'où la forme « carême », etc. Panroman. M. L. 6911; et celtique : irl. *corqus*, britt. *garawys*; *quadrāgēs*; *quadrāgēni*, -ae, -a; *quadrāgēnārius*, -a, -um; subst. *quadrāgēnārius* m. : quadragénaire (Arn.); *quadrāgēsiss* « 40 as ».

*quadringenti*, -ae, -a : quatre cents. *Quadrin-* est sans doute analogue de *quin-* dans *quingenti*. La gutturale de *centum* s'est affaiblie en *g* dans *genti*, comme celle de *decem* dans *uiginti*; *quadringentēs*, etc. La forme *quadrigentū*, donnée par C dans Plt., Ba. 1183, est sans autorité; il faut lire *quadringenti* avec abrégement iambique; cf. Ernout, *Comment. des Bacchis*, v. 934.

*quadrus*, -a, -um : carré (rare et tardif dans l'emploi adjectif). Usité surtout substantivement avec des sens techniques : *quadrā* : carré; particulièrement « table à manger »; « plinthe d'une colonne », etc., cf. Rich, s. u.; *quadrum* : carré, M. L. 6921, *quadrus* et *codra*, et 6920, \**quadro*. Sur *quadrā*, *codra*, v. Skok, Arch. f. slav. Phil. 37 (1918), 83 sqq. Dénominalif *quadrō*, -ās : transitif et absolu, « équarrir » ou « être au carré » (se dit dans la maçonnerie de pierres qui s'assemblent bien); par suite « s'adapter, cadrer »; de là *quadrātus*; subst. n. *quadrātum* « carré ». Panroman, sauf roumain. M. L. 6914, 6915. De *quadrō* dérivent *quadrātiō*, -tor, -tura, -tārius. Les langues romanes supposent un composé \**exquadrāre*, M. L. 3060, le breton *coazrell*, \**quadrrellum* (fr. *carreau*).

*quadrāns*, -antis m. : quart de l'as (= trois onces); et, l'as étant considéré comme unité, *quadrāns* s'est employé pour désigner le « quart » d'un tout : *ūgerum*, *libra*, *sextārius*, *pēs*, *diēs*, etc. A fourni la forme savante « cadran ».

*quadrās*, -adis = τετρας (Jér.); *quadrassis* « 4 as », *quadrantālis*, d'où n. *quadrantālis* : vaisseau carré de la contenance d'une amphore, cf. Fest. 312, 14; *quadrantārius*, -a, -um.

*Quadrāns* est comparable à *dotrāns*, *triēns* (en face de *bēs*, *bessis*); la désinence est une fausse désinence de participe comme dans *adamāns*, etc.

*quadrigae*, -arum f. : attelage à quatre, quadriges. D'abord usité au pluriel; le singulier apparaît à l'époque impériale. M. L. 6918.

Dérivés : *quadrigārius* (ancien, a servi de cognomen), -tus (q. *nummus*), -lis.

Il est inutile d'énumérer tous les composés en *quadrū*, *quadrī* (e. g. *quadrī-angulus* au lieu de *quadrangulus*, d'après *triangulus*), dont la plupart répondent à des types grecs en τετρα-, sur lesquels ils ont été partiellement formés; les langues romanes attestent, outre les formes conservées par la littérature, \**quadricornus*, \**quadrifurcum*, \**quadrivium*; cf. M. L. 6916, 6917, 6922.

Comme le montre la comparaison de l'indo-iranien (skr. *catvārah*, av. *čathwārō*), du grec (dor. τέτροες, etc.), du slave (četyre), de l'arménien (čork'), de l'osque (*petora*), de l'irlandais (*cethir*), le nom de nombre « quatre » était fléchi, à la différence des noms de « cinq » à « dix » (v. *quinque*). Il y avait même, comme pour « trois », pour le féminin une forme particulière (skr. *cetasrah*, av. *čatanrō*) que le celtique a conservée : irl. *cetheora*, gall. *pedeir* (en face de masc. *pedwar*), mais dont le

latin n'a plus trace et qui n'est conservée que dans les langues occupant des extrémités du domaine indo-européen : indo-iranien, d'une part, celtique, de l'autre.

Hors du type thématique, il n'est pas normal qu'une forme indo-européenne ait le vocalisme plein dans deux syllabes successives; le type skr. *catvārah* et dor. τέτροες a donc chance de n'être pas ancien : devant le vocalisme plein de la syllabe prédestinée du nominatif, on attend le degré zéro, tandis que le vocalisme plein est normal devant le vocalisme à degré zéro des autres cas, de l'accusatif, par exemple : v. sl. *četyri*, lit. *keturis*, lesh. *πέσρας*, att. *τέτταρας*. Au nominatif, le vocalisme zéro du premier élément est conservé dans arm. *čork'* (čorek-hariwr « quatre cents », etc.), et, sous forme de voyelle réduite, dans lat. *quattuor* et hom. *πίσρας* (compromis entre l'accusatif *πέσρας* et une forme de nominatif \**πίσρας*, non attestée).

Le -u- de *quattuor* offre un traitement phonétique particulier.

Dans l'ordinal, une série de formes a le vocalisme e de la première syllabe devant la syllabe suivante au degré zéro : skr. *catvārah*, v. sl. *četuriti*, lit. *keturias*, v. h. a. *flordo*, ion.-att. *τέτταρος* à côté de hom. *τέτταρος*, béot. *πέτταρος*. Mais ce n'est pas la forme la plus ancienne : dans les dérivés, la première syllabe du mot est sujette à avoir le degré zéro; tel est le cas de la vieille forme indo-européenne à suffixe \*-yo- : skr. *čaturāṣṭāḥ*, *turyah*, av. *tūiryō* (avec trace de la gutturale initiale dans *-ā-tūiryō*) « pour la quatrième fois » (ce suffixe se retrouve en britannique, v. BSL 29, p. 34), et ceci rendrait compte de prén. *Quortā*, où \*-yo est remplacé par le suffixe \*-to-, mais non de *-ār-* du lat. *quārtus*, dont l'*ā* est surprenant. Sur av. *tūiryō*, v. Cuny, Rev. Ét. anc., 35 (1933), p. 81.

Le latin, qui conserve *bis* et \**tris* (sous la forme *ter*), a aussi le correspondant de av. *čathruš* « quatre fois », dans *quater*, et c'est sur ce *quater* qu'a été bâti le distributif *quaterni*, du type *binī*, *ternī*.

Au premier terme des composés, on attend devant voyelle une forme à -ur-, du type skr. *catv-akṣāḥ* « qui a quatre yeux », et, devant consonne, une forme à -ru-, du type av. *čathru-gaošō* « qui a quatre oreilles », et gaul. *Petru-coriū* (nom de peuple), littéralement « les quatre armées » (cf. *Tri-coriū*); c'est ce type qu'a le latin dans *quadrū-pēs*, etc., avec un *d* qui ne se retrouve nulle part, mais qui, comme le *g* de *uiginti*, *trigintā*, ou le *βδ* de gr. *ἑβδομος*, v. sl. *sedmū* « septième », ne peut être qu'ancien. L'ombrien a *peturpursus* « quadrupedibus », comme le sanskrit a *čatuspad-* « à quatre pieds », got. *fidurdōgs* « de quatre jours ». Le -d- se retrouve, du reste, dans une série de dérivés cités ci-dessus et aussi dans *quadrāgintā*, etc.

Le vocalisme a de *quattuor* figure dans toutes les formes; on a vu qu'il n'est pas ancien dans *quārtus*. Le tru- de gr. *τετρα-φάλοις* équivalant à τετρα-φάλοις indique un ancien \**k<sup>w</sup>tru-*, en face de la forme à e radical, av. *čathru-*.

L'*ā* du premier terme de *quadrā-gintā* est le même qui figure dans le second. Le pluriel neutre indo-européen a eu à la fois \*-ā et \*-ə, on le sait.

quaxô, -ās : *are ranæ dicuntur cum uocem mittunt*, Fest. 312, 21. Autre graphie de *coaxō*; cf. *quactum* =

*conactum*, dans Isid., Or. 20, 2, 35; *quāgulo* (Diosc.); *anguina*, etc. On trouve aussi *quasat* (Gl.).

-que : particule enclitique unissant deux mots ou deux membres de phrase : *hominesque deosque*; *domi duellique*; *at-que, ne-que* (il n'y a pas de *nōn-que*). D'un usage plus ancien que *et* qui a tendu à le remplacer, cf. Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 656; du reste, peut être employé conjointement avec *et* (cf. gr. τε... καί), avec *at*. Assez souvent confondu avec *-ue*, comme *neque* avec *nue*; cf. Lucr. 5, 984, 1234; 6, 114, etc. A été à peu près éliminé de la langue populaire à l'époque impériale. Non roman.

-que, après les pronoms et adverbes qui se rattachent au thème du pronom relatif indéfini, joue le rôle d'une particule généralisante et, dans ce cas, le mot perd souvent sa valeur d'interrogatif ou de relatif : *quis/quisque*; *uter/uterque*, cf. ombr. gén. sing. putres-pe (en face de osq. n. pl. pūtūrus-pid); *ubi/ubique*; *unde/undique*, *quandō/quandōque*, etc. Souvent *que* est lui-même précédé de *cum*, qui le renforce : *quicumque*, cf. ombr. pisipumpe; *ubicumque*, etc. Sur le groupe des pronoms et adverbes formés avec *-que*, v. P. Ferrarino, *Cumque e i compositi di -que*, Bologne, 1942. Cf. aussi *dénique*, *dōnec*.

Au sens de « et », et avec la même atonie et le même emploi enclitique; l'indo-iranien a des correspondants, skr. *ca*, av. *čā* et le gr. τε. Le mot a aussi existé en germanique dans la même condition : got. *nih* répond exactement à *neque*, qui se retrouve dans osq. *ne p*, *nep*; le gotique a la forme *-uh* « et ». Pour la prohibition, alors que le latin a *nēne*, *neu*, l'osque a *neip*, *nip*, *nep*, et l'ombrien *neip*, *neip*. L'*a* de irl. *nach*, bret. *nag* « neque » n'est pas clair.

La valeur indéfinie de \**k<sup>w</sup>e* n'est pas moins ancienne. En grec, τε a souvent chez Homère une valeur indéfinie, en particulier dans ὄστε, ὄτε. En védique, *yāh kṛc ca* « qui ce soit qui » est courant. Les groupes du type de lat. *quisque* sont donc anciens.

L'arménien a *o-k'* « quelqu'un » dans des phrases négatives ou conditionnelles.

quēō, -īs, quīūf (quīi), quītum, quīre (impf. quībam, fut. quībō, pcp. quīēns, quēntis, à peine attesté) : pouvoir (surtout dans le sens de « être capable, être à même de », différent de *possum* « avoir la puissance de »). S'emploie surtout avec la négation *nōn*; l'emploi positif est rare et semble secondaire. La langue archaïque connaît des formes passives, du type *quītur*, etc., quand le complément est un infinitif passif : cf. *suppleri quēatur*, Lucr. 1, 1045 (comme *potestur*). Ancien, usuel et classique. Non roman.

*nequēō* (avec infixe nasal *nequionti*); cf. Fest. 160, 3 : *nequionti pro nequeunt, ut solinunt, ferinunt, pro solent et ferunt dicebant antiqui. Livius in Odissia* (14) : « *paritim errant, nequionti Graeciam redire* ». *Nequium et nequitur pro non posse dicebant, ut Pacuuius cum ait* (390) : « *Sed cum contendi nequitum ut (l. s. c. c. nequium ui, clam, etc.?) clam tendenda est plaga* ». *Plautus in Satyrione* (112) : « *retrahi nequitur, quoquo progressa est semel* »; et *Cato Originum lib. I* (12) : « *Fana in eo loco compluria fuere; ea exauguravit, praeterquam quod Termino fanum fuit : id nequitum exaugurari* ».

Pas de dérivés, sauf *quentia*, cité par Quintilien (v. *ēns*), mais non attesté dans les textes.

Sans doute faut-il partir d'une forme impersonnelle *nequītur* « cela ne va pas » de *neque* + *ītur* (cf. P. F. 157, 15, *neceunt, non eunt*), impersonnel de *eō*, qui aurait entraîné *nequēō*, puis *nōn queō*, avec extension de la négation normale, et enfin *quēō* sans négation. La fréquence de l'emploi du verbe avec la négation est en faveur de l'hypothèse. *Nequēō* a dû être associé à *nēquam*, malgré la différence de quantité de l'e. Le sens y prêtait. V. Osthoff, IF 6, 26 et 9, 179; K. Brugmann, *Demonstr.* 64, 2. Sur l'infinitif dans des phrases négatives, v. Delbrück, *Ved. Synt.*, p. 421.

quercus, -ūs (et *quercī*, cf. Pallad. 4, 7, 8) f. : chêne. Ancien (Enn.), usuel. Conservé en logoudorien, et sous la forme \**cerqua* (avec passage aux thèmes en -a- causé par le genre féminin du mot), dans quelques dialectes italiens. M. L. 6951. Le français a un représentant d'un mot gaulois \**casānus*; cf. M. L. 1740; B. W. s. u.

Dérivés : *quernus*; *quernus*, -a, -um; *quercus*, dont le féminin substantivé est demeuré en italien, cf. M. L. 6949, *quērcea* (cf. *quercia* = χαράδρος, german-drée, Diosc.), \**cercea*; *quercinus*, -a, -um (Tert.; conservé en italien et en portugais, M. L. 6950); *quercētum* et *quercētum* n. « chênaie »; *quercuētānus*, -lārius; cf. Festus 314, 11. Noms propres : *Quercēns*, *Quercuēnsia*, *Quarquēni* (illyrien).

Le *qu-* résulte sans doute de l'assimilation de *p-* à *qu-* inférieur, comme dans *coquō*, *quinaque*. Cf. le groupe v. h. a. *foraha* « pin » et *fereh-eich* « aesculus ». Le thème en -u- \**perk<sup>w</sup>u-* semble ancien; cf. got. *fairguni* « montagnes (chênaies) », gaul. *Hercynia (silua)* et peut-être v. lit. *perkūnas* « dieu de l'orage ».

Sur la forme dissimulée *cerquus*, v. en dernier lieu Niedermann, *Emerita*, XII, 1944, p. 39.

queror, -eris, questus sum, queri : « pousser des cris plaintifs », se dit des personnes comme des animaux; puis plus généralement « se plaindre ». Transitif et absolu : *queri fortunas suas*. Ancien et classique, mais ne semble plus employé après le 1<sup>er</sup> siècle de l'Empire. La langue de l'Église l'ignore. Le verbe n'est pas passé dans les langues romanes, qui ont évité peut-être l'homonymie de *quaerō*.

Dérivés en *quer-* et en *quest-* : *querēla* (*querella*); la forme en -ēla semble la plus ancienne, cf. Benveniste, *Origines*, p. 42), -ae f. : plainte; *querētor*, -aris (Arn., Serv.); *queribundus* (rare, mais classique, Cic., Sull. 10, 30); *queritor*, -aris (Plin., Tac.); *querulus* (surtout poétique); *querulōsus* (bas latin) et *querelōsus*; *querimōnia*, forme ancienne (Plt.), demeurée partiellement dans les langues romanes, M. L. 6924 (*quari-*?); *querimōniosus* (Isid.); *questus*, -ūs m. (surtout au pluriel dans la langue classique) : plainte(s); *questiō*?, Cic., Bru. 142 (peut être une glose). Cf. aussi *Querulus* (1<sup>er</sup> siècle), comme *Pseudulus*.

Composés : *conqueror* : se plaindre avec, cf. Plt., Mi. 155 : *conqueritur mecum mulier fortunas suas*; *questiō* : plainte en commun, spécialement devant un juge; cf. Cic., Inu. 1, 160, *questio est oratio auditorum misericordiam captans*.

Le rapprochement usuel avec skr. *çṛsditi* « il souffle

fort » n'est pas pleinement satisfaisant : les sens ne concordent pas d'une manière exacte et le latin n'a pas trace du caractère dissyllabique de la racine, net en sanskrit. Le sens de « pousser un sifflement » se retrouve dans v. isl. *húesa*, v. angl. *hwæsan*. Le verbe latin est assez isolé.

**querquerus, -a, um** : adjectif employé au féminin dans *querquera*, scil. *febris*; cf. P. F. 309, 3, *querqueram frigidam cum tremore a Graeco χέρραρα certum est dici, unde et carcer. Lucilius* (1194) : « *iactans me ut febris querquera* ». Et *alibi* (1277) : « *querquera consequitur capitisque dolores* ». Item *Plautus* (fr. 79) : « *is mihi erat bilis, querqueratus* ». Outre ces fragments, le mot ne figure que dans Aulu-Gelle, Arnobe, Apulée et dans les gloses.

Mot expressif à doublement, sans doute terme médical venu du grec; cf. *καραλαρω*. — Si *febris* a significé d'abord « frisson », *querquera* est l'épithète appropriée.

**querquétula, -ae** (*querquedula, quercedula, cercedula*) [forme attestée par les langues romanes, cf. M. L. 6952; B. W. s. u.], *circetula*, etc., dans les gloses] f. : sarcelle. Depuis Varron; roman. Emprunt au gr. *κερκιθάλς*, influencé par *ficetula, monedula, acredula*? Il est vraisemblable que l'étymologie populaire ait fait de la sarcelle une « mangeuse de chênes », comme on l'a supposé. *Querquétula* est la forme donnée par les manuscrits de Nonius 94, 3 dans la citation de Varron, Men. 576, *querquetulae natantes*.

En tout cas, formation expressive sur laquelle on ne peut faire que des hypothèses incertaines et vagues. Cf. *quarquara*.

**quī, quae, quod** : qui, que. Pronom relatif italique commun. Le thème est en -o-, \**kwo-*; il s'y est ajouté la particule épéictique -i; d'où le nominatif masculin \**kwo-i* > *quoi, quei* (cf. *quoi, CIL* I<sup>2</sup> 1, et *quī, sans doute nominatif, inscription de Duenps, CIL* I<sup>2</sup> 4; *quei, CIL* I<sup>2</sup> 7; *que, CIL* I<sup>2</sup> 1861), *quī*; le féminin *quae* représente \**qua-i*. Le neutre n'a pas cette particule; cf. osq. pui, pai, púd « *quī, quae, quod* », ombr. *poi* (*poe, poie*) « *quī* », pu<sup>fe</sup> « *quod* ». A côté de \**kwo-* existait un thème \**kwi-* qui a fourni les formes de l'interrogatif indéfini. Les deux thèmes ont réagi l'un sur l'autre et leur déclinaison est le résultat d'une contamination; l'accusatif singulier *quem*, le datif ablatif pluriel *quibus* sont fournis par le thème de *quis*. *Quī* est demeuré dans la plupart des langues romanes, cf. M. L. 6953, *quī, quem, quam*, et B. W. *qui, que, quoi*; un emploi de *qui* comme nominatif féminin apparaît dès l'Itala. Au thème du relatif se rattachent un grand nombre d'adverbes, d'adjectifs et de conjonctions; cf. *quā, quī, quō, quom, quālis* et *ubī, unde*, etc.

**quī** : forme d'ablatif-instrumental du thème de l'interrogatif *quis, quid*, employé dans divers sens :

1° particule interrogative, « en quoi », d'où « comment » : *qui fieri potest?*; particule indéfinie, jointe à des subjonctifs-optatifs : *qui illum di deaque magno mactassint malo*, Enn. ap. Non. 342, 14. Sens « de quelque façon »; cf. gr. *ώς*. Remplacé dans cette acception à l'époque classique par *utinam*; ne subsiste plus que joint à une conjonction ou à une interjection : *atquī, utquī, quippe quī; hercle, ecaster, pol, edepol quī*.

2° comme instrumental-ablatif invariable du pronom relatif, surtout dans la locution *quicum* (encore dans Vg., Ae. 11, 822); emploi archaïque, demeuré dans la langue familière : *ut sūt qui utamur*, Cic., Att. 11, 11, 2. Cf. aussi *quīn*.

V. *quis*.

**quia** : a la forme d'un ancien neutre pluriel de *quis, quid*, employé d'abord sans doute avec valeur interrogative, sens : qu'a encore le composé archaïque, *quianam*, que Virgile a conservé, Ae. 5, 13; 10, 6 (cf. *quidnam* et gr. *τί γάρ*); puis devenu particule causale : « parce que ». Usité de tout temps; mais la langue classique lui préfère *quod*. Cf. béot. *τα* « pourquoi » et mégar. *σα*; toutefois, Wackernagel, IF 31, p. 267 sqq., met en doute que ces formes soient d'anciens « pluriels neutres » parce que, à l'époque historique, le pluriel neutre de *quid* et de *τι* ne s'emploie pas ainsi.

Dans la langue vulgaire, *quia* sert, concurremment avec *quod*, et peut-être sous l'influence du gr. *διότι* substitué à *διότι*, à introduire des propositions complémentives; cf. Pétr., Sat. 46, 4, *dixi quia mustela comedit*. *Quia*, dans cet emploi, paraît s'être maintenu dans les langues romanes, où *quod* est pourtant beaucoup plus répandu; v. B. W. sous *que* II. M. L. 6954.

**quicumque, quaecumque, quodcumque** : adjectif et pronom relatif indéfini : quiconque, quelconque; n'importe qui ou quel, qui que ce soit qui. Le relatif s'est substitué ici à un ancien indéfini (comme dans *quidam, quilibet, quivis*) : Charisius, GLK I 91, 17, cite de Caton un pluriel *quescumque*. Les particules généralisantes -cum-que représentent \**quom-que*; cf. CIL I<sup>2</sup> 582, 5, *quiquomque*, et l'ombrien *pisi-pumpe*, cf. Buck, *Osc. Umbr. Gr.*, § 202, 3.

V. *quis* et *quom*.

**quidam, quaedam, quiddam et quoddam** : adjectif et pronom indéfini « un certain, quelqu'un »; le neutre doute nominatif, inscription de Duenps, CIL I<sup>2</sup> 4; *quidam* s'emploie souvent pour atténuer une affirmation : *uirius quaedam* « une sorte de courage; un courage, pour ainsi dire »; cf. Cic., Lael. 13, 48, *qui uirtutem duram et quasi ferream quandam esse uolunt*. Ancien, usuel. Non roman.

*Quidam* est issu phonétiquement de \**quis-dam*; la particule -dam est à -dem, -dum comme *nam* est à *nem-* (cf. *nem-pe*), *num*. La flexion ancienne devait être : m. f. \**quisdam, n. quid-dam*. \**Quisdam* a abouti à *quidam*, dont le premier élément s'est ainsi confondu avec le relatif *quī*; d'autre part, le désir de différencier le masculin du féminin a amené la création de *quaedam*. De là, finalement, le neutre *quoddam*, que la langue a utilisé pour des emplois adjectifs du mot, réservant l'emploi pronominal à *quiddam*. Même évolution dans *quilibet, quivis*, de \**quis-libet, \*quis-uis*.

**quidem**, particule enclitique de sens affirmatif : « en vérité ». Comme *certe*, a souvent une valeur restrictive : « de moins, par exemple ». Joint à la négation *nē* forme une locution qui, encadrant le mot sur lequel elle porte, correspond au français « pas... même » ou « non plus »; Cés., B. G. 1, 37, 2, *ne obsidibus quidem datis pacem redimere potuisse*. Se joint souvent à une particule pour la renforcer : *equidem* (qui peut se placer en tête de la phrase, comme *etenim*, etc.); sur l'emploi de *equidem*,

qui est normalement — mais non exclusivement — joint à la 1<sup>re</sup> personne, v. Lodge, *Lex. Plaut.*, 508, 2; Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 97; et aussi Wackernagel, *Beitr. z. griech. Akzent*, p. 22; Skutsch, *Hermes*, 32, p. 94 sqq. (l'explication par *ego quidem* ne doit être qu'une étymologie populaire; cf. *ecaster*); *quandōquidem, stquidem* (= ελεπε), où l'adjonction de l'enclitique peut entraîner l'abrègement de la voyelle précédente. Ancien (Plt.), usuel. Non roman.

On est naturellement tenté de chercher ici une forme du groupe de *quis, quid*, soit \**quid-em* (v. sous *idem*), ou peut-être \**que-dem*, avec une particule -dem, et e passant à i dans une particule enclitique. L'e de *equidem* ne peut être autre chose qu'une particule; cf. osque *e-tanto*, ombr. *e-ta n tu*, en face de lat. *tanta*. Toutefois, d'après *squidem, tūquidem*, l'e de *equidem* peut représenter un ancien ē. Sur *prakit* *cia*, v. J. Bloch, *Langage* 29, p. 229 sqq.

**quies, -ētis** f. (une flexion *quies, quiei* (cf. *spēs*) est attestée par l'ablatif *quies* dans Laevius et par le composé *requiem, requiei, requiē*, etc.) : 1° repos, calme; d'où « repos du sommeil, de la mort, de la paix »; 2° pluriel de sens concret : lieu de repos, retraite, repaire (Lucr. 1, 405). Ancien, usuel et classique. A *quies* correspond un adjectif *quiescens*, fréquent et classique, demeuré dans les langues romanes sous la double forme *quiescens* et *quiescens*; cf. fr. « quitta » et « coi ». M. L. 6958; B. W. s. u. L'adjectif très rare *quies* (Naevius, Licinius Macer) semble une forme artificielle faite sur *inquies*, forme athématique normale dans un composé. Le substantif *quiescens* est conservé seulement dans une glose : *quiescens, tranquillitas*, CGL V 512, 20, et ne semble pas avoir d'autre existence.

*quiescō, -is, quiescēt, quiescētum, quiescere* : (se) reposer. Conservé dans quelques dialectes romans. M. L. 6955, *quiescere* et *quiescere*. [Celtique : britt. *cwsc*, *csog* « sommeil », gall. *cyscu* « quiescō », etc.; en germanique occidental, *quīt* de *quiescens*. De *quiescens* dérivent : *quiescō, -ās* (rare; Priscien, CIL III 4458, demeuré dans les langues romanes, M. L. 6956 et 6957, \**quiescētāre*); *quiescētālis*, ancienne épithète d'Orcus (Fest. 306, 24); *quiescētior* (et *quiescētior*) « pacificateur » (monnaies de Dioclétien); *quiescētūdō* (Gloss.); *quiescētōrium* (tardif, synonyme de *sepulcrum*). A *quies* s'opposent *inquies* subst. : *inquies nocturna*, Plin. 14, 142; et adj. *inquies, -tis* (archaïque et postclassique), à côté de *inquiescens*, forme analogique faite sur *quiescens*; de là : *inquiescō, -ās*; *inquiescētūdō*, conservé dans le v. fr. *enquetume*, M. L. 4451; *inquiescētūdō, -tor* (rares et tardifs). *Quies* a été doublé par *requies* « répit », puis simplement « repos ».

Composés de *quiescō* : *acquiescō* : se donner au repos, se reposer (sens physique et moral); de là « trouver son repos ou sa joie dans », cf. Cic., Lael. 27, *senes in adulescentium caritate acquiescimus*; ou « se calmer », cf. Cic., Ac. 2, 46, 141, *tu cum es commotus, acquiescis, assentiris, approbas*; et chez les juriconsultes et les Pères de l'Église le sens de « acquiescer ».

*conquiescō; interquiescō; perquiescō* (rare, Apul.); *requiescō; requiescens*, d'où \**requ(i)ētāre*, M. L. 7233; *requiescō, -torium*; et *irrequies, irrequiescens, irrequiescibilis*, tous d'époque impériale et rares.

V. *tranquillus*.

*Quiē* est la forme à voyelle longue finale d'une racine dissyllabique qui se retrouve sous la même forme dans av. *syātō, sātō* « heureux » et l'accusatif singulier *sātīm* = v. perse *šyātīm* « bonheur, bien-être », et sous une forme \**kwi-* dans v. isl. *hwi-la* « lieu de repos, lit » (et got. *hweila* « temps »), et avec vocalisme plein du premier élément dans v. sl. *po-kojī* « repos », en face de *po-čije, po-cūi* « se reposer ». Comme le type en -ti- n'était anciennement usuel qu'au second terme de composés, il est probable que le type *quīē* (ablatif singulier) est ancien. L'opposition entre les formes usuelles : *quiescens, mais requiem*, tient à la différence d'étendue des deux mots. Sur arm. *hangēim* « je me repose », v. A. Meillet, BSL 37, 11.

**quīn** : particule d'opposition ou de renforcement « bien au contraire; bien plutôt, bien plus », souvent après phrase négative ou interrogative; cf. Cic., Fam. 7, 30, 1, *te nec hortor nec rogo ut domum redeas; quīn hinc ipse euolare cupio*; Att. 13, 26, 2, *credibile non est quantum scribam die, quīn etiam noctibus*. Souvent accompagné de *etiam*, comme dans le dernier exemple.

*Quīn*, dans ce sens, est identique à *quīn*, de *quī* + *ne*, particule interrogative dont le sens est « pourquoi ne... pas » (comme *quidnī*), cf. Tér., Hau. 831-832, *quid stas, lapis? | quīn accipis?* Le sens premier devait être « pourquoi non? », et *quīn etiam* signifie proprement « pourquoi non? et même... ». *Quīn*, comme *quārē, quia, quippe*, a ensuite perdu sa valeur interrogative dans cet emploi. *Quīn* sert aussi de particule subordonnante introduisant une complétive négative avec le sens de « par quoi... ne... pas; que... ne... pas; pour que... ne... pas; sans que »; e. g. Plt., Ru. 1070, *nulla causa est quīn me condones cruci*. S'emploie souvent après des phrases négatives ou interrogatives : *non potest quīn, nīl obstat quīn, nōn dubitō quīn; quid obstat, quis dubitat quīn*. Son substitut est *quōminus*; les correspondants après les phrases positives sont *nē, an, num, quārē, cūr*.

L'usage s'en est généralisé, et *quīn* s'est employé après une phrase négative, dans les relatives de sens consécutif, avec la valeur de *quī nōn*, e. g. : *Messanam nemo uenit quī uiderit*, Cic., Verr. 2, 4, 4, § 7. Dans cette valeur, *quīn* est indifféremment sujet ou complément, avec un antécédent masculin, féminin ou neutre, singulier ou pluriel, e. g. *nulla Thessaliae fuit ciuitas quīn* (= *quae non*) *Caesari pareret*, Cés., B. C. 3, 81, 2; *horum autem nihil est quīn* (= *quod non*) *intereat*, Cic., N. D. 3, 12, 30; *nego ullam picturam fuisse quīn* (= *quam non*) *inspexerit*, Cic., Verr. 2, 4, 1, § 1. Il n'y a pas lieu de séparer ce *quīn* du précédent et de l'expliquer comme étant formé de *quī* (nominatif du relatif) et de *ne*; cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*, p. 785.

**quincunx, -uncis** m. : les cinq douzièmes de l'unité; en particulier, monnaie de cuivre pesant cinq onces et valant les 5/12 de l'as. Elle était marquée de cinq points; par suite, le mot *quincunx* et aussi la figure formée par des objets disposés les uns par rapport aux autres comme le sont les cinq points sur le dé à jouer, le « quinconce ».

Dérivé de *quincunciālis*.

De *quīnque* et d'une forme abrégée de *uncia*, cf. *deunx*.

**quīnī** etc. : v. *quīnque*.



comprend, avec le relatif *quī*, de nombreux dérivés et adverbés, tels que *quālis*, *quam*, *quot*, *quantus*, *quom*, etc., et, en outre, des formes dont le rapport est moins évident, quoique sûr : *ubi*, *unde*, *unquam*, *usquam*, *usque*, *uter* (v. ces mots). L'indo-européen avait deux types exprimant l'indéfinité et l'interrogatif comme en latin, l'un en *-i-*, sans distinction de masculin et de féminin : av. *ciš*, gr. *τίς*, hitt. *kuiš* (*kuiš* « quiconque », cf. *quisque*), qui se retrouve dans lat. *quis*, l'autre en *-e/o-* masculin neutre, avec *-ā-* pour le féminin : skr. *kāh*, *kā*, *kāt*; got. *hwās*, *hwa*, *hwa*; à ce type appartiennent des génitifs comme gât. *čahyā*, v. sl. *česo*, hom. *téo* (att. *τοῦ*), v. h. a. *hwes*. La forme en *-i-* a particulièrement subsisté au neutre : skr. *cū* (avec valeur adverbiale), v. sl. *čī* (*čī-to*) « quoi », opposé à *kū-to* « qui », arm. *-i* (en face de *ov* « qui »). Au pluriel, le latin a fixé ainsi *quia*, qui a un pendant dans gr. *-oia* (att. *ἄ-ττα*).

Le groupe de *\*kwo-*, *\*kw-* a souvent fourni le relatif, notamment en iranien, en slave, en grec, en germanique, en tocharien, en arménien, et l'on peut en partie le suivre à l'époque historique. Le point de départ principal est dans des phrases du type : *je cherche qui est venu*, d'où : *je sais qui est venu*. En italique, le développement est achevé avant les premiers textes. L'originalité de l'italique consiste en ce que, au moins à certains cas, le type *\*kwi-* a été affecté à l'indéfinit-interrogatif et le type *\*kwo-*, *\*kw-* à l'emploi relatif. Une particule souligne souvent l'emploi relatif. On a ainsi v. lat. *quo-i*, d'où *quī* et *quod*, osq. *pui* et *pūd*, ombr. *poi*, en face de lat. *quis*, *quid*, osq. *pīs*, *pir*, *pīs* et *pid*, ombr. *sve-pis* « si quis », etc. La forme lat. *quae*, osq. *paī*, *paī*, *pae*, seule propre à caractériser le féminin, a servi aussi pour l'indéfinit-interrogatif et a fini, en latin, par éliminer *quis* au féminin. La flexion de *quis* est parallèle à celle de *is*; cf. Ernout, Morphologie, § 108 sqq.

L'irlandais a *cia* et le gallois *prwy* « qui (interrogatif) », etc.

Les emplois osco-ombrien et latin sont tout pareils. Ainsi l'on a lat. *quisquis* = osq. *pispis* (cf. hitt. *kuiš-kuiš*) et l'indéfinit ombr. *pis-her* en face de *quilibet* (c'est *her-* qui indique en ombrien la notion de volonté).

**quisquiliae**, **-ārūm** f. pl. (et n. *quisquilia*, Pét. 75, Gloss. Philox. Le féminin singulier est dans la locution *homo non quisquiliae*, cf. plus bas) : « *quisquiliae dici putantur quicquid ex arboribus minutis surculorum foliorum cadit : uelut quicquid cadit* (1) ». *Caecilius* (251) : « *quisquiliās volantīs, uenti spolia memorant; i modo* »; et *Novius in Togularia* (88) : « *abi, deturba te saxo, homo non quisquiliae. Quid est?* », Fest. 340, 12. Les gloses l'interprètent par *σάρδαλα*. L'image est la même que dans *flocus*, *naucius*, *hīlūm*. Mot expressif à redoublement de la langue familière; cf. gr. *κοσκολυμῆτια* M. L. 6968 a. Cf. Vendryes, BSL 25 (1924), 41.

**quō** = ablatif de *quī* employé comme conjonction (cf. *eō*, *ideō*) « par quoi; pourquoi; c'est pourquoi; parce que »; Varr., R. R. 1, 54, *miscella* (*uua*) *multo ante coquitur* : *quo* (par quoi, c'est-à-dire, c'est pourquoi) *prior legenda*. On a souvent *nōn quō* « non [parce] que », auquel répond un *sed quia*. S'emploie en corrélation avec *eō* devant un comparatif : *quō magis... eō magis* « plus... plus ». — *Quō* s'emploie aussi souvent avec valeur subordonnante dans le sens de « pour que par

là », marquant le but; il est particulièrement fréquent devant comparatif, où la langue le préfère à *ut*; la négation qui l'accompagne est *nē*; cf. Cic., Fam. 7, 2, 1, T.-L. 34, 6, 14.

**quō** : où (opposé à *ubi*). — Adverbe de lieu, interrogatif-indéfinit et relatif, marquant le but vers lequel tend un mouvement. Figure comme premier terme de composé dans *quoad* (*quaad*, Varr., R. R. 1, 1, 2), *quousque*, *quoadusque* (Lact.) « jusqu'ou, jusques »; *quand*; jusqu'à quel point; jusqu'à ce que » (sur la répartition des formes dans les auteurs, v. Stolz-Leumann-Hofmann, Lat. Gr.<sup>5</sup>, p. 768), *quōrsus* (*quōrsūm*) de *\*quōrsus*. Il existe aussi des formes correspondant aux pronoms indéfinis : *quōnam*, *quōpiam*, *quōquam*, *quōquō* (*quōquōrsus*), *quōcumque*, *aliquō*.

Conservée en v. logoudorien, M. L. 6939; les autres langues romanes ont seulement *ubi*, éliminant la distinction entre *quō* et *ubi* (cf. Apul., Met. 9, 39).

**quōeireā** : conjonction « c'est pourquoi »; déjà dans Cic., Diu. 1, 41, 93. Cf. *circus*.

**quod** : que, en ce que, parce que. Accusatif neutre de *qui* devenu particule de liaison, subordonnante ou coordonnante, introduisant une explication ou une proposition complétive. Se place au début d'une phrase, dans *quod sī*, *q. nisi*, *q. utinam*, *q. contra*, proprement « quant à ce fait » (accusatif de relation). S'emploie aussi pour introduire une hypothèse, par exemple Plt., Au. 91 : *quod quispiam ignem quaerat* « quant au fait que quelqu'un viendrait chercher du feu », c'est-à-dire « pour le cas où ». Est souvent précédé de *eō*, *ideō*, *propterea*, qui en renforcent le sens causal.

Dès l'époque ancienne, une série de verbes peuvent avoir leur complétive introduite par *quod*, concurrentement avec la proposition infinitive, notamment les verbes marquant l'étonnement, la joie, la souffrance : *miror*, *gaudeō*, *doleō quod*. Cette construction s'est étendue aux autres verbes *dicendī*, *sentendī*, éliminant finalement la proposition infinitive. Dans cet emploi, *quod*, comme on l'a vu, a été concurrenté par *quia*. M. L. 6970, 6971. — *Quod* s'est également substitué dans la basse latinité à d'autres conjonctions, telles que *ut*, *quā* (*statuere quod, iia quod, nullum dubium quod*), *cum*, *ut* (signifiant « depuis que »). — Sur ces emplois de *quod*, v. Ernout-Thomas, Synt. lat., 2<sup>e</sup> éd., § 302 sqq.

**quōiās** (c'est-à-dire *quōiās*), **cuīās**, **-ātis** (et *quōiās cuīātis*, -e) : pronom interrogatif, « de quel pays? »; = gr. *ποδαπός* Cf. pour le suffixe *Arpinās*, *nostrās*. Même syllabe longue initiale que dans *mai(i)or*, *ei(i)us*.

**quōius**, **cuīus** (c'est-à-dire *quōiūs*, *cuīūs*), **-a**, **-um** : adjectif relatif-interrogatif marquant la possession, « à qui, de qui ».

*Quōius* est formé avec le suffixe marquant l'origine, *quōiūs*, le suffixe marquant la possession, comme *patrius*.

Les deux adjectifs sont rares et tombent en désuétude à l'époque impériale. Un critique de Virgile lui reprochait d'avoir employé, B. 3, 1, *cūius*, *-a*, *-um*, qui passait pour rustique.

**quom** (puis **qu(om)**, **cum**) : « au moment où, lorsque,

quand, comme »; puis, avec sens causal ou adversatif : « du moment que, puisque; comme; alors que, bien que »; cf. *quoniam*, *quandō*. Particule temporelle se rattachant au thème du relatif (et sans valeur interrogative, à la différence de *quam*, cf. *quandō*). *Cum* n'est pas seulement conjonction de subordination. Joint à *pas* seulement conjonction généralisante dans les propositions et adverbés du type *quicumque*, *ubicumque* « celui qui à un moment donné », etc. Il forme le premier élément de *quondam*. Il s'emploie aussi en corrélation avec *quam* avec *tam*. Le couple *cum... tum* introduit deux actions envisagées simultanément et que l'on oppose et peut se traduire par : « d'une part... d'autre part »; souvent à peu près synonyme de *nōn solum... sed etiam*. Pour la forme, v. aussi *num*. Usité de tout temps; mais, à basse époque, semble avoir perdu de sa valeur et s'emploie souvent associé à d'autres conjonctions : *cum ut*, *quoniam cum*, *postquam cum*, etc.; v. Löfstedt, Verm. Stud., 61 sqq. Concurrenté par *quandō*, forme plus pleine, *cum* n'a pas subsisté dans les langues romanes.

Avec l'enclitique *-quam* marquant la généralité, la gutturale initiale a été traitée comme dans *ubi*, *uter*, *unde*, et l'on a *umquam*, à côté de *quī-cumque*. Cf., de même, *usque*.

*Quom* a un correspondant en osco-ombrien : ombr. *pisi-pumpe* équivaut à lat. *quī-cumque* et osq. *pūn*, *pon*, ombr. *pune*, *ponne*, reposent sur *\*quon-de*, dont la structure est pareille à celle de v. lat. *quam-de* (v. *sum quam*). L'adverbe italique est ancien : got. *hwan* « *pōte* », v. pruss. *kan* « si » = lit. *ką* « si » et, peut-être, v. sl. *ko-*, *kū-* dans *kogda*, *kūgda* « quand ». Pour le celtique, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, 205.

**quōminus** : conjonction subordonnante s'opposant à *quō magis* et introduisant, comme *quīn*, une complétive de sens négatif « par quoi, que... ne... pas ». Composé de *quō* et de *minus*, forme atténuée de la négation; cf. *sī minus* = *sī nōn*, et *minimē*.

Se retrouve en osque *pod mins*; les deux éléments apparaissent encore séparés dans Plt., Am. Prol. 84. Ancien, usuel et classique; mais devient de plus en plus rare dans la latinité impériale. Non roman.

**-quomque** : v. *quom*.

**quōmodo** : adverbe interrogatif, exclamatif et relatif de quelle manière, comment » et « de la manière que, comme » (avec un sens causal dans la basse latinité, sens conservé dans les langues romanes). S'est substitué à *ut* dans la langue vulgaire : *quomodo dicunt*, par exemple, remplace *ut aiunt* dans Pétr. 38. Est demeuré dans les langues romanes, seul ou renforcé d'autres particules; cf. M. L. 6972; B. W. *comme*. — De là : *quōmodocumque*, *quōmodolibet*, *quōmodonam*.

**quondam** : adverbe temporel issu de *\*quom-dam* « à un moment donné ». S'emploie souvent en parlant du passé, « autrefois »; quelquefois aussi du futur, cf. Vg., Ae. 6, 877, *nec Romula quondam ullo se tantum tellus iactabit alumno*. Ancien, usuel, classique. Non roman.

**quoniam** : conjonction; d'abord de sens temporel, puis de sens causal « du moment que, puisque ». Le sens temporel est bien attesté dans Plaute, par exemple Tri. 14, *quoniam ei qui me aleret nihil uideo esse relicui*, | *dedit ei meam gnatum*. A basse époque, comme *quia*, introduit une proposition complétive, e. g. Vulg. 1 Joan. 2, 22, *negat quoniam Iesus non est Christus*. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute de *\*quom + iam*, avec dissimilation du premier *m* et vocalisation du *yod* de *iam*, comme dans *etiam*; cf. *cum iam*, Cat., Agr. 161, 2, et *quoniam iam*, Plt., Tru. 402 (l'explication de Prellwitz par *\*quoni* = ombr. *poni + i.e. an = am*, Glott. 19 (1930), 121 et 123, est invraisemblable). L'emploi fréquent de *quoniam* dans les discours (v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.<sup>3</sup>, p. 753) fait penser que *quoniam* est une forme de *quom* renforcée dans le langage parlé. Formes romanes savantes. M. L. 6971 a.

**quoque** : conjonction : aussi (souvent joint à *etiam*, qu'il renforce, et placé en position enclitique après le mot qu'il détermine), également. Sans doute issu de *\*quō + que* « et par là ». L'abrègement serait de même nature que dans *quāst*, *siquidem*. — Ancien, usuel et classique. Non roman.

**quōr** : v. *cūr*.

**quōrsūm**, **quōrsus** : v. *quō* et *uertō*.

**quot** adv. : combien (en parlant d'objets qui se comptent). A pour corrélatif *tot*; cf. Tér., Ph. 454, *quot homines, tot sententiae*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *quōtus* « en quel nombre, quel » (dans une énumération ou un partage : *hora quota est?*, Hor., S. 2, 6, 44), M. L. 6975; *quotus-quisque*; *quotocumque*; *quotuscumque*; *quolibet*; *quotiē(n)s* adv. : combien de fois; *quotēsimus*; *quotiē(n)s-cumque*; *quotiē(n)s* « combien, en quel nombre » (classique, mais rare); *quotimus* (archaïque) « en quel nombre »; *quotuplex*; *quotennis* « de combien d'années » (rare). Forme redoublée : *quotquot*. Cf. aussi *quotidiē*, *cotidiē* et *quotidiānus*, *cotidiānus*, *\*quotidium*, M. L. 6973 et 6974.

Skr. *kāti* s'emploie sans acception de genre, comme lat. *quot*, avec le même sens; le hittite a *kuwatta*. Le grec n'a que le dérivé *\*kwōtyo-* : hom. *πόσος*, *πόσος* la forme latine *quotus* est isolée. Les formes celtiques reposent sur *\*kwe(i)ti* : v. ir. *cuit*, gall. *path*, bret. *pet*, *pez*; cf. av. *čaiti*. — Cf. *quis*.